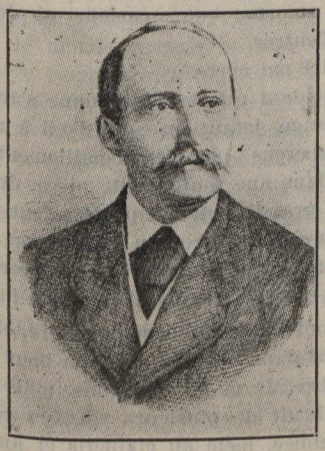
duré moins de trois minutes, et j'étais enchanté. M. Veuillot, qui venait lors de mon entrée dans son intérieur, de subir une atroce corvée, avait droit à ce que je misse fin à la situation, promptement et convenablement. De cette sorte, je me retirais sans laisser derrière moi et sans emporter avec moi le moindre souvenir pénible. N'était-ce pas une audience superbe de promptitude et de succès ?

J. C. TACHE.

1860

L'HON. HECTOR FABRE CHEZ LAMARTINE

EN fait de belles connaissances, je débutai par Lamartine. Le choix était bon, d'autant meilleur qu'à cette époque, déjà lointaine, j'avais pour le grand poète un culte qui est devenu moins fervent. J'avais du reste un honnête prétexte et de quoi pallier ma curiosité. Un ami de Lamartine, M. Desplaces, faisait en ce moment campagne au Canada pour recueillir des souscripteurs au *Cours familier de littérature*, et j'accompagnais mon oncle, M. Hector Bossange, qui allait précisément entretenir le poète d'un projet de propagande pour cette publication destinée à secourir sa misère, sinon à relever sa fortune. L'accueil fut charmant et la visite dura une bonne demi-heure. Lamartine n'était plus l'homme dont il avait dit lui-même, qui s'y connaissait et qui se connaissait, *qu'il était beau*. Cependant, grand, droit, distingué, c'était encore un beau vieillard. Il s'exprimait avec une grâce parfaite. Sa grande préoccupation en ce moment-là était de convaincre les gens qu'il n'était pas un *dépensier*, un dissipateur, mais qu'en lui le poète se doublait d'un homme d'affaires. Le paradoxe était joli, et il le développait avec cette éloquence qui a brillé si souvent dans ses discours à l'appui de thèses également hardies... Lamartine habitait alors rue Ville-Levêque un appartement meublé : il ne lui restait de son ancienne splendeur qu'un grand lévrier.



Hector Fabre

Lamartine

HECTOR FABRE.

1880

M. LOUIS FRECHETTE CHEZ VICTOR HUGO

JE suis peut-être le seul Canadien qui ait jamais approché le poète incomparable dont les œuvres ont jeté tant d'éclat sur notre siècle.

A l'époque où j'eus l'honneur d'être reçu chez lui, il emplissait le monde de sa renommée. Il était rentré en France en triomphateur, après vingt années d'un exil qui avait entouré son front de l'auréole des martyrs et des prophètes. Et il vieillissait dans l'austérité d'un travail persistant et plus fécond que jamais, caressé par ses petits-enfants, idolâtré par son grand Paris, acclamé par la France, salué par l'univers entier. On disait de lui "qu'il était entré tout vivant dans l'immortalité;" et ceux qui pouvaient apercevoir, même de loin, le vieillard prodigieux qui, à douze ans, avait été surnommé par Chateaubriand, l'*enfant sublime*, se sentaient tentés de baisser la tête, presque éblouis. C'était quatre ans avant sa mort, en 1880. J'étais depuis quelques semaines à Paris; et, à chaque instant, des célébrités littéraires, avec